

Le songe d'un mercredi après-midi d'hiver

Avant de me rendre à mon premier cours de théâtre le mercredi suivant, il a quand même fallu que je passe déposer le fameux tome 23 réclamé la semaine précédente pour éviter de recevoir une lettre de rappel et une énième leçon de morale maternelle. Ça m'a pris du temps parce que j'ai d'abord tourné autour de la médiathèque plusieurs fois pour vérifier que « le sourire » n'était pas dans les parages. Ce truc doit produire le même effet ravageur que les piqûres de guêpe, c'est sûr. La multiplication des expositions au poison rend allergique. Il faut se méfier du choc anaphylactique.

J'ai quand même fini par monter en catimini rendre mon livre en regardant partout autour de moi. « Lunettes grises » m'a même demandé si j'étais sûr d'aller bien.

Depuis la semaine précédente, « l'événement » avait souvent ressurgi dans mes pensées. À chaque fois, les

pulsations de mon cœur devenaient plus sourdes, plus nettes. Je n'aimais pas du tout ce rythme en forme d'affolement, qui me surprenait. Je n'arrivais pas à démêler l'origine d'une telle dose de bouleversement. Cette fille me déplaisait avec son assurance énervante, affichée sur sa jolie figure. Elle avait pénétré dans un espace qui m'appartenait. Elle l'avait fait avec une grâce mêlée de sauvagerie et elle y restait malgré mes efforts pour l'en chasser. Je pouvais encore voir le saut de chat qu'elle avait fait par-dessus l'amoncellement de livres pour se rapprocher de moi. Son irruption semblait démultiplier les capacités de mes sens à enregistrer des informations. Elle était odeur, couleur, bruit, mouvement. L'intensité de cette fille inconnue me fascinait et me filait la nausée.

Je détestais ces nouvelles perturbations.

Je suis enfin arrivé dans la salle qui héberge le club théâtre avec une petite, toute petite heure de retard.

La troupe faisait cercle sur la scène. J'y ai reconnu quelques visages familiers. Des vaguement gentils et des carrément méchants. De loin, Timothée, le seul garçon de ma classe qui daignait m'accorder de temps en temps quelques secondes de son attention, m'a fait un signe de tête et a presque esquissé un sourire avec un seul côté de sa bouche. Ça devait pouvoir dire bienvenue. Ou son contraire. On n'est jamais bien sûr des intentions d'autrui.

– Ah, te voilà. Enfin. Tant pis pour toi, tu es le dernier, tu prends ce qui reste, m’a cinglé Dionis de sa cravache langagière.

Faire acte de présence ne lui suffisait visiblement pas. Il allait en plus falloir être assidu et ponctuel.

Sa sentence était sans appel et moi j’étais là pour ma moyenne de français et pour remplir la vacuité de mes mercredis après-midi. Je n’ai pas vu l’intérêt de discuter.

– D’accord madame, j’ai répondu.

– Tu joueras la reine des fées. Voici ton costume.

Pour le coup, ce n’est pas une piqûre de guêpe qui a failli m’étouffer.

– Mais madame...

Elle m’a fourré un gros tas de tissus dans les bras avec une délicatesse de boucher d’abattoir et a ajouté :

– Dépêche-toi. Les coulisses sont derrière le rideau. Tu es dans la première scène que nous allons lire. Mets donc ça pour sentir un peu le rôle.

Elle m’a regardé avec un air que j’ai trouvé carnassier.

J’ai jeté un œil autour de moi, sans doute hagard – journée internationale de l’hébétude... Le reste de la troupe n’a pas été d’un soutien flagrant. Comme d’habitude, ça ricanait du côté des garçons et ça ricanait aussi pas mal du côté des filles. En un coup gagnant, je réussissais le rêve d’une carrière de prof, le ralliement du groupe, sa convergence vers un seul but commun... m’emmerder.

Un autre que moi aurait sans doute jeté ces fanfreluches d'un geste dramatique sur la scène et claqué la porte. J'aurais dû peut-être m'énerver pour une fois, réagir, protester, mais un truc sourd et inconnu m'a poussé. Ce n'était pas l'habituelle lassitude qui me fait rendre les armes avant même d'engager la bataille. J'ai senti un élan, un besoin de mouvement, une sorte de tectonique des plaques, à l'intérieur.

Alors j'ai pris le paquet d'un geste que j'aurais voulu assuré et désinvolte, et je suis passé derrière le rideau pour l'enfiler.

Enfin bon, l'enfiler, c'est beaucoup dire. M'emmêler dans le métrage impressionnant de tissu serait plus juste pour décrire le tas qu'on formait au bout de quelques minutes, ma robe et moi.

Alors que l'avalanche se refermait inexorablement, j'ai entendu au loin un « Tu t'en sors ? », assourdi par le coton et le tulle autour de mes oreilles.

– Au secours, j'ai répondu.

Après avoir sorti ma tête de la poudreuse, Zoé est apparue dans mon périmètre visible. Avec ses doigts agiles, elle a tiré sur les bouts stratégiques du vêtement et en quelques mouvements, j'étais Titania.

– Qu'est-ce que tu es beau là-dedans !

Elle a dit ça avec une telle spontanéité... Ça m'a arraché un sourire. Cette fille était dans ma classe depuis la

sixième et on ne s'était jamais adressé la parole avant ce moment crucial. J'avais raté quelque chose.

– Merci, j'ai dit sans oser lever les yeux vers elle.

– Viens.

Zoé m'a attrapé et on est retournés sur scène. L'assistance a fait silence quelques secondes, interloquée. J'ai tenté de l'ignorer et nous nous sommes approchés pour nous asseoir. J'ai pris conscience que Zoé avait gardé sa main dans la mienne, j'ai sursauté en la lâchant, comme si ça avait été un truc répugnant. Je m'en suis voulu immédiatement, mais c'était plus fort que moi. Mes capacités de communication ne comprenaient pas le versant physique du contact humain. Loin du sport, loin des corps.

Elle m'a jeté un regard perplexe avant de rejoindre sa place.

Mme Dionis nous a distribué la scène à lire. Elle avait sans doute décidé ma mise à mort en se levant le matin. À la lecture de l'extrait, je me suis aperçu qu'en plus d'être la reine des fées, je tombais amoureuse d'un âne. « Et dans la catégorie oscar du ridicule, l'oscar est attribué à... »

On a démarré la lecture, mais Dionis nous a interrompus. Les quelques nouveaux, dont je faisais partie, avaient raté les épisodes précédents, et nos airs désespérés l'ont sans doute encouragée à se fendre d'un « *previously on Le Songe d'une nuit d'été...* ». Elle a bien fait parce que

l'intrigue de cette pièce est un véritable capharnaüm, un mélange d'humains et de personnages féériques, de magie libératrice et de lois injustes. La jalousie d'Obéron, la désinvolture de Titania, les farces de Puck, les règles de Thésée. Les mots de Mme Dionis, souriante dans son rôle de conteuse, ont esquissé un joyeux feu d'artifice de sortilèges amoureux, de poursuites au clair de lune et de quiproquos. Une histoire foutraque dans laquelle on perd parfois de vue qui est qui. Autant dire qu'on s'est tout de suite bien entendus, cette pièce et moi. Titania est ensorcelée par un poison qu'un idiot à la solde du roi des emmerdeurs lui dépose sur les paupières pour retrouver son amour. Mais l'idiot est un brin maladroit, alors le plan fait une pirouette et Titania se prend d'amour pour un âne. Enfin une andouille déguisée en âne. Un peu comme moi, avec mes deux jupons superposés, et ma robe corsetée à paillettes, elle n'est pas elle-même. Alors tout compte fait, ça me paraît facile, parfaitement faisable. Ça ressemble aux vies inventées de l'enfance, un carré d'herbes sauvages au milieu d'une pelouse tondue. J'oublie la tribu d'abrutis qui occupe le collègue et les câlins poisseux de ma mère, et aussi cette espèce de colère que je laisse mariner sans jamais la laisser s'échapper, et je m'embringue dans ce nouveau « on dirait qu'on serait » qui me fait dire sur cette scène « *Je t'en prie, aimable mortel, chante encore ; mon oreille est aussi amoureuse de ta voix que mon œil est captivé par ta*

prestance ; et le pouvoir de ta beauté m'oblige au premier regard à te déclarer, à te jurer que je t'aime² » en caressant la joue de Timothée-l'âne.

Quand j'ai arrêté la lecture, j'étais au milieu de la scène avec mon partenaire. Tous les regards sidérés des autres étaient posés sur moi. Timothée semblait pétrifié et s'accrochait à ma main sur sa joue.

– On enchaîne avec une autre scène, a crié Mme Dionis en tournant la tête.

J'ai senti qu'il s'était passé quelque chose, dont personne ne savait quoi faire. Surtout pas moi.

2. Les extraits de la pièce *Le Songe d'une nuit d'été*, de William Shakespeare sont tirés de l'édition bilingue traduite par Jules Supervielle et Jean-Louis Supervielle, Flammarion, 1996.